

Isabelle Hayeur, *L'envers du décor*, Pierre François Ouellette art contemporain, Montréal, du 10 avril au 5 juin 2010

Sylvain Campeau

Numéro 85, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2010). Compte rendu de [Isabelle Hayeur, *L'envers du décor*, Pierre François Ouellette art contemporain, Montréal, du 10 avril au 5 juin 2010]. *Ciel variable*, (85), 74–75.

recherches sur la forme plutôt que sur le fond. Mais les films, qui se situent tous entre abstraction et réalisme, forment, lorsque visionnés les uns après les autres, un ensemble étonnamment cohérent et intéressant. Ils suscitent une réflexion sur l'importance des changements technologiques dans la vie de l'homme moderne.

En fait, comme l'explique la commissaire Giovanna Borasi : « l'exposition est une exploration de la façon dont on représente une nouvelle découverte technologique et la façon dont celle-ci affecte la vie jusqu'à l'extrême ».¹ Il est intéressant ici de faire un parallèle avec les théories philosophiques de Marshall McLuhan, qui expliquait, dans *Pour comprendre les média : les prolongements technologiques de l'homme*, paru en 1964, qu'une nouvelle technologie est directement reliée aux changements qu'elle va entraîner dans la vie quotidienne, physique et sensorielle de ceux qui vont l'utiliser. L'humain développe une relation avec cette nouvelle technologie. Il doit l'appivoiser. En fait, pour McLuhan, chaque nouvelle technologie « accélère ou amplifie les fonctions humaines, tant au niveau physique que du système nerveux ».² Ces nouvelles méthodes font maintenant partie du mode de vie. Et les changements que les technologies apportent à l'individu sont permanents, se développant à mesure que l'être humain s'habitue à elles. Ainsi, les révolutions industrielles et les inventions dont il est question dans les films présentés dans le cadre de l'exposition vont contribuer à



Vue de l'exposition, © Centre canadien d'architecture, Montréal.

changer le cours de l'histoire. Et ce, qu'il soit question de la mission Apollo ou de l'invention du Rouli-roulant (film très émouvant de Claude Jutra, réalisé en 1966).

D'ailleurs, une salle entière est consacrée au film *Les secrets des missions Apollo*, qui dure 22 heures. Film sans paroles, il s'agit des prises de vues directes tournées entre 1966 et 1972 lors des missions de la NASA. Il est donc possible de voir Neil Armstrong marcher sur la Lune, ou encore de découvrir une autre facette de la planète Terre. Il est à noter que tous les films sont disponibles pour visionnement sur ordinateur à la fin de l'exposition.

En fait, l'idée globale de cette exposition est saisissable à mesure que l'on visionne les courts et longs métrages. C'est toute notre relation aux avancées technologiques qui est ici décortiquée. En effet, lorsque l'on visionne plusieurs films d'affilée, il en ressort une réflexion sur le rythme vertigineux de la vie, rythme accéléré par les découvertes technologiques qui nous permettent d'aller toujours plus vite, plus loin, plus haut. Peut-on toujours parler de progrès? Les avancées technologiques vont-elles parfois trop loin? À chacun d'en juger. Mais nous sommes à coup sûr confrontés au fait que l'art, les inven-

tions technologiques et les nombreux changements dans les différentes sphères de la communication vont considérablement modifier notre façon de vivre. À la lumière de cette exposition, nous pourrions dire que nous sommes dans la continuité directe de l'évolution prévue par les anthropologues qui, comme Lévi-Strauss par exemple, ont étudié le comportement humain dans ses relations avec les objets et inventions technologiques. Que cette invention soit la fusée qui permet la découverte de l'espace ou le rouli-roulant, l'être humain a toujours été dépendant assez rapidement des nouvelles technologies qu'il inventait, et il s'est souvent avoué vaincu face à elles³.

¹ <http://www.cca.qc.ca/fr/entracte> ² McLuhan, Marshall, *Pour comprendre les média : les prolongements technologiques de l'homme*, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1972, p.23-25. ³ Il est à noter que le CCA présentera la suite de cette exposition, *Autres odyssées de l'espace* : Greg Lynn, Michael Maltzan et Alessandro Poli, du 8 avril au 6 septembre 2010.

Virginie Doré Lemonde a une maîtrise en Études cinématographiques portant sur la représentation de l'artiste moderne au cinéma. Au printemps 2009, elle a participé à l'organisation du festival de films de La Rochelle. Elle collabore aux revues ETC et Ciel variable.



Isabelle Hayeur, *Losing Ground*, 2009, vidéo, 13 min

Isabelle Hayeur

L'envers du décor

Pierre François Ouellette art contemporain, Montréal
Du 10 avril au 5 juin 2010

Isabelle Hayeur réunit, à l'occasion de cette première exposition personnelle chez Pierre François Ouellette art contemporain, des œuvres récentes issues de différents corpus de travail. On y retrouve donc

des images en provenance de l'événement *Dé-peindre Québec*, réalisées dans la ville de Québec pour « 6* ÉMISSAIRES, Québec réinventée par la photographie actuelle », d'autres œuvres du corpus *Formes de monuments* réalisées à Bruxelles pour les centres L'espace Photographique Contretype et VOX, centre de l'image contemporaine et les projections vidéographiques de *Losing Ground* (2009) et *Hindsight* (2009). De ce fait, on pourrait craindre une certaine disparité, un manque d'unité entre les œuvres mais, heureusement, il n'en est rien.

Nous sommes témoins, dans cette exposition, des multiples états et des diverses fortunes des constructions architecturales. Un premier état serait celui de la construction proprement dite. Il est aussi celui du gâchis et de la fuite en avant. On le trouve illustré dans la vidéo intitulée *Losing Ground*. Cette bande de 13 minutes, présentée en projection dans la salle arrière de la galerie, montre les conséquences du développement urbanistique sauvage dans le Quartier DIX30 de Brossard, devenu le plus grand *lifestyle center* au Canada. L'œuvre offre un portrait saisissant, aux allures un rien contemplatives, mais dont le montage étoffe le propos. Les travaux vidéographiques de l'artiste épousent souvent le mode du constat. Il en est à nouveau ainsi cette fois, bien que cette lente traversée d'un paysage périurbain standardisé montre une progression révélatrice. Ouvrant et fermant son trajet sur des images de vieilles maisons de pierre que la nature sauvage est en train de reconquérir, *Losing Ground* offre plus qu'un traveling langoureux sur les châteaux orgueilleux construits pour les banlieusards. On y voit aussi les oasis de saunas et baignoires à remous que fréquentent les habitants, de jour comme de nuit. Ces trouées dans le tissu urbain ont des allures de

peinture cubiste et rappellent évidemment le morcellement numérisé des images qu'affectionne Isabelle Hayeur dans ses photographies. Une immersion dans une eau sale, brunâtre, à travers laquelle on devine les canalisations, vient au final suggérer une certaine disparition et annonce là le sort peut-être réservé à ces constructions prétentieuses.

Hindsight nous engage dans un deuxième temps, celui des débâcles plus récentes. L'œuvre s'arrête sur un ensemble résidentiel de propriétés à prix raisonnable pour accommoder une nouvelle classe sociale montante, celle qui bénéficiera, même modestement, du boom de l'après-Deuxième Guerre mondiale. La bande est d'une facture assez similaire à la première. Tournée sur Governor's Island, elle montre des maisons en rangée de Brick Village, une communauté résidentielle aujourd'hui abandonnée. Ce projet domiciliaire a pourtant, à l'époque, permis à des familles d'accéder enfin à la propriété. À contempler sur fond méditatif, sur le fond sonore d'extraits du vidéojournal d'un soldat de la marine américaine, alors que la crise immobilière aux États-Unis a forcé nombre de ménages à vendre leur maison à cause de taux d'intérêt désormais trop élevés.



Isabelle Hayeur, *Monument aux bâtisseurs de ville (Ou monument « X »)*, 2008, impression au jet d'encre sur polyester laminé, 76 x 163 cm

Il faut mettre dans la même catégorie de déréliction la série des images photographiques de la ville de Québec. C'est une histoire moins récente qui s'y affiche et le traitement photographique qu'impose Isabelle Hayeur aux images numériques permet une plus grande audace. Mais les balafres et événements que l'on voit ne sont pas seulement le fait de l'ar-

tiste. Dans la plupart des images, elle a repris la façade de l'église Saint-Vincent-de-Paul partiellement détruite par un promoteur immobilier avant que l'on se pose la question de son appartenance au patrimoine architectural de la ville. Tout récemment, elle trônait encore, pauvre masque défaillant sur un corps disparu. Isabelle Hayeur l'a posée de-ci de-là dans

la ville, en des sites où elle jaillit, imprévisible, montrant ici son visage, ou là l'envers de son masque. De même, dans *Mortifications*, les murs de la forteresse que fut Québec se pressent les uns sur les autres, sans qu'on sache si cela est effet réel ou travail de l'art.

Les dernières images proviennent d'une série intitulée *Formes de monuments*. Quoi-

qu'on soit plutôt ici dans l'univers de l'informe. Ce sont les ruines de monuments anciens qui nous accueillent, balayés pour les besoins du développement immobilier urbain. Or ces figures presque effacées, ce colosse à la tête inclinée et aux bras croisés, figurant le Travailleur, sont les restes des Arcades du Cinquantenaire du pays que fit construire Leopold II, roi des Belges, à même les profits que faisait pour lui l'État indépendant du Congo, sa colonie privée. Les gravats, les tuyaux rouges des conduits électriques ou d'autre nature annoncent sans doute une quelconque construction moderne dont Brossard offre peut-être déjà un avant-goût. Autre continent, même embourgeoisement!

Sylvain Campeau a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes (Ciel variable, ETC, Photovision et Papal Alpha). Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai *Chambre obscure* : photographie et installation et de quatre recueils de poésie.

Raymonde April

Équivalences 1-4

Galerie Donald Brown, Les Territoires, Occurrence, Montréal

January 9 to March 13, 2010

Why is it that Raymonde April's art always occupies the foreground of my consciousness when I think about photography – about what it is and what it can be? Even as flashier and more graphically cinematic photography rules the proverbial roost in the art world right now, April, a maverick artist, has long since staked out her territory and made it her wholly and uniquely her own.

If April's work is a touchstone for interpreters and art lovers like myself, it is because her photographs are clearly the work of a poet who openly embraces the world of everyday life. A poet who, instead of being carried away by hurly-burly cinematic effects and hyperbole, keeps her ear pressed close to the chest of human subjects – and the landscape as lived – so as to hear the resilient and never-boring beating of a human heart. In her overwhelmingly porous art, binary sets of seemingly opposed traits and values – an always-



Raymonde April, *Équivalences* (detail), 2009, c-print, 99 x 123 cm

youthful inquisitiveness wed to resolute tenacity, on the one hand, and a prosaic (but never cornpone) sensibility dovetailed with a deeply entrenched poetic vision of the lived world, on the other – coexist in an unlikely, even exalting, harmonic balance.

The myriad ghosts of things seen empower metaphor when embedded in the symbiotic relationship between human beings and the places they inhabit – a fact that April knows well. The multiple exhibitions recently held in Montreal, titled *Équivalences 1-4* and

curated by Eduardo Ralickas, are really about poesis and the prosaic, ecstatic time and affirmative depth, as being radically equivalent in her work.

The distance between *Personnages au Lac Bleu*, her first installation, and the works shown at Galeries Donald Brown, Les Territoires, and Occurrence, is historically daunting but decidedly redeemed by her devotion and integrity and the sheer cohesiveness of her creative vision. She has always remained true to her own maverick



Raymonde April, *Équivalences* (detail), 2009, c-print, 76 x 102 cm

vision of poesis and the prosaic life. In so doing, she has achieved something like aesthetic grace.

When I say "prosaic," I do not mean in the sense of lacking in imagination or spirit or resembling prose but in the sense of being straightforward, close to the life-world, unadorned and free of the theoretical concerns that sometimes mire photographic practice in the baroque, extraneous, and pedantic. When we look hard and long at her images, their meaning – as though one could "solve" their formal beauty and introspective mien as mere idylls of the prosaic life – is less important than is our heightened engagement in seeing by virtue of the simple and selfless poetics that always inform them. Simply put, April's photographs remind us of what it is to be a human being, to be alive.

She may photograph the "hard facts" of our existence – whether in the inner city, in the country, or by the seaside – and yet she